

Ma Route du Jasmin 1997

Toulon, le 3 août. Je te vois me faire de grands signes sur la jetée. Je te réponds d'une seule main car cette barre que je tiens, je ne la lâcherai que dans quinze jours. Cap sur la Tunisie en passant par le Sud-ouest de la Sardaigne et revenant par la Sicile, la Sardaigne Est, la Corse, et enfin m'amarrer à mon anneau de départ, au port de l'Estaque à Marseille. C'est la deuxième fois que je participe à cette course-croisière familiale, mais j'ai choisi cette fois de la faire en solitaire. C'est grâce à l'organisateur, mon ami Jo M..., que j'ai pu me lancer ce défi, interdit par le règlement de la course. J'ai entraîné mon ami Bernard, de l'Estaque aussi, avec sa fille Christelle. Son voilier, un superbe Maramu des chantiers Amel, est baptisé « Paréo ». Mon voilier n'est pas moins prestigieux mais sa taille est inférieure : un Camper et Nicholson de 35 pieds nommé « Dédou ». Tu connais l'explication de ce baptême. Tu sais aussi qu'en mer nous portons le nom de notre bateau, radio oblige. Souvent à terre on continue à s'appeler ainsi. Une manière de continuer la navigation... Notre point de départ est Toulon où nous nous sommes rassemblés pendant deux jours. Cette Armada est composée de 63 « voileux » mordus d'eau de soleil et de vent... Une prévision météo favorable nous promet un beau voyage. Nous serons escortés par une gabare de mer, la « Tianée », navire de la Marine nationale qui nous met en totale confiance. Elle arrêtera sa surveillance et son assistance à Trapani en Sicile et nous rentrerons à notre rythme chez nous. L'Aventure est là. Ne la faisons pas attendre.

C'est parti !!! Plus de 900 milles nautiques nous ouvrent la route pour un inoubliable mois d'août.

Nous naviguons depuis le début de l'après-midi et le temps est magnifique. Les 63 voiliers forment une nuée de papillons de toutes les couleurs sur ce tapis bleu argenté. Nous filons à 7 nœuds vers notre première escale sarde : Carloforte, petit port de l'île San Pietro où nous resterons deux jours à festoyer comme de vrais flibustiers. Après avoir vu derrière moi la terre s'engloutir à l'horizon et navigué en toute quiétude quelques heures, voici venir la nuit. Elle se resserre autour de moi en effaçant le jour en un cercle de plus en plus réduit pour laisser la place aux lucioles célestes. Magnifique éclairage de la Voie Lactée qui inonde le ciel avec son fleuve d'argent. Il fait chaud et la mer se calme. Je mets le moteur en marche car il y a pétote, 2 à 3 nœuds de vent. Pour être dans les temps il ne faut pas naviguer en dessous de cinq nœuds afin de suivre le programme. Donc nous pouvons mettre la bourrique si nécessaire. C'est ma première nuit de veille. Paréo n'est pas loin, je distingue son feu de mat. Nous avons communiqué plusieurs fois déjà pour échanger nos impressions car pour lui c'est sa première traversée de la Grande Bleue. Nous allons rester côte à côte tout du long. C'est plus rassurant. La Tianée a demandé la position de tous les voiliers pour nous figurer sur leur carte et a fait l'appel : tout le monde est présent. Il faudra donner sa position deux fois par jour. Pour ce temps calme j'ai mis le pilote automatique. Assis sur le rouf avant, mon harnais attaché sur la filière, j'apprécie ce moment de détente appuyé au mat. Le foc est enroulé et je scrute les étoiles qui vont se baigner dans l'horizon incertain en attendant la première lueur du matin. Le moteur ronronne et mes pensées sont aussi légères que la petite brise caressant mon Dédou. La VHF me sort soudain de ma torpeur. Des filets dérivants sont signalés par les voiliers de tête.

Putain de galère !

Je note une position mais personne ne connaît le début ou la fin de ces pièges à thons car les filets peuvent mesurer plusieurs kilomètres. Paréo est au courant et nous nous rapprochons pour faire face au danger. Si tu prends ta quille et ton hélice dans un filet en pleine nuit tu peux imaginer la joie du bain de minuit pour te libérer. Nous naviguons lentement et avec l'aide de nos puissantes torches espérons repérer les petits mats qui les signalent. Hélas ce qui devait arriver, arrive. Nous sommes devant l'obstacle. Nous longeons le filet lentement en cherchant une solution et c'est là que « dérivant » prend sa véritable expression. Nous sommes petit à petit encerclés et nous ne trouvons pas la sortie de cette arène formée de grandes ondulations sur environ trois-cents mètres de diamètre. Où est la sortie ? J'appelle la Tianée pour lui demander conseil après avoir donné ma position. Ils vont s'occuper de nous. Nous continuons à tourner en rond une trentaine de minutes,

cherchant une issue, quand soudain un voilier derrière nous, sorti de nulle part, nous envoie un signal avec sa lampe torche. Il entre dans le cercle maudit et nous invite à le suivre. Le bateau fantôme nous sort de cette mauvaise posture et le voilà reparti, ses feux éteints, dans la nuit en accélérant après avoir franchi le filet entre deux loupiotes. Tout ça dans le silence. Je cours pour appeler notre « dépanneur » à la radio mais il ne répond pas à mon appel. Sa VHF est muette mais je sais qu'il me reçoit. Je le remercie. J'ai compris son action et je garde le secret ainsi que son anonymat. Avec Paréo nous apprécions le retour en eaux libres et le cap est repris vers Carloforte. Le jour pointe à l'horizon après quelques heures d'un bain d'huile qui transforme la mer en un immense miroir. La météo est bonne et si le vent nous accompagne la journée sera belle. Oublions vite cette nuit mouvementée et je déroule le foc. A la première bonne risée j'arrête le moteur et Dédiou, tel un patineur, se glisse en silence vers les parfums d'Italie. La barre bien en main je repars vers mon rêve avec le bruit de la vague fendue et le vent qui murmure dans la grand-voile. Je file 6,5 nœuds.

La journée se passe bien et après mon repas frugal de midi, Paréo vient presque à couple et Christelle m'offre dans l'épuisette des petits gâteaux « faits maison ? ». Un délice belge transmis par sa grand-mère. J'ai oublié, volontairement, de te dire que Bernard est Belge car tu connais toutes les blagues qu'on leur attache. Mais tu ne sais pas ce qu'ils nous renvoient ! Donc après les gourmandises je demande à Paréo de me surveiller car j'ai l'intention de faire une sieste en prévision de ma deuxième nuit de veille. Quand on est deux ou plus, les heures de quarts soulagent les équipiers. Tout seul il faut prévoir des solutions mais l'actuelle me convient. J'installe le pilote automatique. Après trois heures de sommeil dans le cockpit sous la surveillance de Paréo je me retrouve en pleine forme. Je pourrais faire le tour du monde ! Merveilleuse journée qui nous mène après l'appel de la Tianée dans une soirée calme car la météo est très favorable. Le vent est tombé et la nuit s'annonce calme, enfin. J'échange quelques mots avec Paréo, façon de se dire bonne nuit sachant que personne ne dormira. Pas de vent, mer d'huile, le moteur attend lui aussi de participer à la fête. Il ne refuse pas l'invitation et se met à ronronner de bonheur au premier démarrage. Les étoiles sont là. Enfin une nuit à rêver dans les étoiles, la paix autour de soi. La VHF me fait bondir mais le message annonce des filets dérivants hors de notre secteur. Ouf, le péril est loin. Je vais m'installer à mon poste d'observation sur le rouf avant et retrouver mes rêves oubliés. Je suis très loin avec Dédiou. Mes pensées marchent devant moi sur l'eau comme un éclaireur. Le bonheur m'envahit.

Que se passe-t-il ? L'alarme du moteur est en train de hurler. Je saute dans le cockpit et je m'aperçois que le manomètre de température est dans le rouge. Pourquoi ? J'arrête le moteur. Je descends dans le carré pour accéder au moteur et contrôler les niveaux d'huile et d'eau. Tout est normal. Je regarde si les contacts électriques sont sains et rien ne me permet de penser le contraire. Je remonte à l'air libre et je remets en route la bourrique. Deux minutes d'espoir et la sirène m'interdit de prolonger l'expérience. Plusieurs essais sont négatifs. Le moteur chauffe à chaque fois.

Putain de galère !

J'appelle Paréo pour lui exposer la situation. Après quelques échanges à la VHF je lui propose de continuer sans moi. J'attendrai du vent pour naviguer car le moteur ne supporte pas plus de cinq minutes de marche avant de se remettre à hurler. Dans l'immobilité et le silence je me passe une cassette de Brel en attendant un jour meilleur. Christelle n'est pas d'accord pour me laisser au bord de la route. Elle propose et insiste auprès de son père pour me remorquer jusqu'à Carloforte. Et me voilà tiré comme une annexe à trente mètres de Paréo pour une vingtaine d'heures. Plus maître de mon navire il me reste la pêche à la traîne. Ma canne avec un beau rapala en bout de ligne me permet de prendre une belle bonite. J'imagine alors que nous ressemblons à la publicité des frères Ripolin. La nuit se termine « normalement » et la météo plus que favorable nous supprime l'espoir d'un simple Zéphir. Donc c'est Paréo qui va faire la locomotive. La journée se passera chacun chez soi. Mais le vent se lève un peu, dix nœuds. Je sors toute la toile une fois libéré de Paréo qui part devant. Le cap est bon. Mais le bonheur n'a duré que deux heures. Pétole. Paréo tout comme moi est scotché tout là-bas en attendant une reprise du vent qui ne vient pas. Il retourne me chercher pour continuer sa B A. Nous sommes à environ six ou sept heures de notre escale... Tout-à coup vers midi des bruits d'avions supersoniques sont suivis de déflagrations. Le phénomène se reproduit deux fois.

Je plonge dans le carré, je consulte la carte marine et mon GPS m'indique notre position en bordure de la zone militaire italienne. J'espère que nous ne servirons pas de cible. Je ne peux m'empêcher d'imaginer les pirates qui viennent de rencontrer Astérix et Obélix. Un peu plus tard nous recevons un appel du voilier Equinoxe en panne de vent et de gas-oil : vingt litres seraient les bienvenus. Nous allons croiser nos routes. Une heure après, le ravitaillement est fait. Equinoxe hérite de son bidon et nous promet un super apéro arrivés au port. Paréo c'est Saint-Bernard mais étant Belge c'est une canette de bière qui est à son cou. Nous reprenons notre route toujours sans vent. Nay, skippé par Gilbert sur un Gibsea 37 ayant entendu mon problème sur la VHF se propose de m'aider à Carloforte. Il a de sérieuses références en mécanique, surtout pour les moteurs Perkins. Je le remercie pour son dévouement. Enfin le ciel va peut-être s'éclaircir. C'est bon pour le moral. Mais non, la journée n'est pas terminée ! Un may day sur le 16 émis par le voilier « Julie » qui a perdu son arbre d'hélice provoquant une importante voie d'eau veut entrer en contact avec la Tianée pour une demande d'assistance. Il est trop éloigné. Julie est déjà loin derrière nous. Sa VHF ne porte pas si loin. Paréo par la voix de Christelle arrive à faire le relais avec le comité de course à Carloforte. Tous les voiliers font silence radio. Il faut laisser libre le canal 72 attribué à nos conversations afin que Tianée et Julie prennent des dispositions avec le relais de Paréo. Tianée est trop loin et ne peut aller les chercher car sa vitesse maxi est de 12 nœuds. Le comité juge préférable de demander assistance à une vedette du port le plus proche de Julie afin d'intervenir rapidement. Accord de tous. L'opération est déclenchée. Paréo fait toujours le relais entre Julie et le comité. Une vedette sarde est partie. Surprise, Les Sardes ne parlent pas Français ! Julie baragouine et n'arrive pas à se faire comprendre. On sent de l'énerverment côté Italien. Mais voilà que la voix de Paréo fait le relais avec la traduction dans un Italien parfait. Sacrée Christelle : il y a deux jours elle ne savait rien de la navigation et de la radio VHF. La voilà qui passe de l'un à l'autre en traduisant et transmettant les messages avec une voix digne d'Air France. Nous laissons Julie en sécurité avec les Sardes. Paréo me traîne toujours comme un boulet et grâce à lui nous apercevons enfin Carloforte. C'est avec le sourire que nous arrivons dans la nuit, il est vingt-trois heures. Après avoir rasé les écueils de Sant'Antioco le port est là, enfin. La Tianée nous a délégué un équipage sur un zodiac pour me prendre en charge à l'entrée du port. Avec l'aide du semi-rigide je suis amarré au début du premier ponton. Je mange un fruit et au lit !

Putain de galère !

Gilbert est arrivé à huit heures avec Bernard. On prend le café pendant que je lui raconte mes ennuis avec le moteur. J'ai dégagé toute la boiserie ainsi que l'escalier de descente. Le moteur est accessible. Tout semble normal. Le moteur mis en route sonne son désarroi au bout de cinq minutes. Ça tourne bien extérieurement. Gilbert pense que la pompe ne va pas alors que la courroie entraîne bien la poulie. La pompe démontée nous montre son axe cassé. Bon ! Il nous faut trouver sa remplaçante. Impossible en ce mois d'août de trouver la pièce. Les ateliers et magasins sont fermés. Le shipchandler de Cagliari ouvrira le dix-huit. Je vais voir les mécanos de Tianée mais après examen me disent ne pas être assez outillés pour ce genre de réparation. Adieu la Tunisie. Mon rêve s'achève sur l'île de San Pietro. J'attendrai le dix-huit août et après réparation je remonterai direct car en septembre je reprends le travail. Demain toute la flottille m'abandonnera et je me sens un peu comme Robinson. Dans la soirée Gilbert, Bernard et Christelle insistent pour que je continue la croisière. On me promet de me remorquer si c'est nécessaire. Je refuse de m'aventurer et je dois me faire une raison. Julie partira quand même, estimant qu'après une réparation provisoire il fera le gros des travaux à Bizerte : la facture sera plus légère.

Nous sommes le 7 août et dans la matinée la course reprendra ses droits. Mes amis insistent encore pour que je les accompagne. En dernier recours ils me présentent un équipier extradé d'un voilier surchargé en main d'œuvre. Il me secondera le temps de la traversée jusqu'à Bizerte. Il est là devant moi sur le ponton en agitant sa brosse à dents et son appareil photo en guise de seuls bagages. O K je pars avec Jacques tout sourire. Demain à Bizerte il retrouvera les siens. Avant le départ je lui demande s'il fume et s'il aime le whisky car je n'ai qu'une petite réserve personnelle dans la cambuse. En Italie on peut se procurer tout cela facilement avant de partir. Mais deux cigarettes par jour, très peu d'alcool et un petit régime alimentaire sont sa ligne de conduite. Inutile donc de faire des courses avant le départ.

La prévision météo est superbe : 10/15 nœuds de vent ESE. Nous allons tirer un bord magnifique. Je sors du coffre la trinquette (petit foc hissé entre le grand foc et la grand-voile) et avec toute cette toile nous allons traverser rapidement. Paréo me sort du port et me tire un peu au large pour me permettre de hisser la toile sans encombre. La GV bien bordée, au tour du foc de se dérouler en se gonflant à plein poumon. C'est parti doucement et je sens Dédiou qui trépigne dans la barre en prenant de la vitesse. C'est l'osmose du skipper avec son voilier. Un échange de frissons d'amour qui te rend aussi léger que le vent. Cet échange de caresses n'est connu que des barreur.

Merde ! Pendant que je demande à Jacques de sortir les écoutes de la trinquette, Dédiou est coiffé par une vague. Une tonne d'eau balaye le pont et emporte la survie, pourtant bien sanglée sur le roof, et voilà qu'après avoir passé au travers de la filière, elle flotte vers la terre doucement mais sûrement. J'enroule le foc pour pouvoir manœuvre cinq minutes au moteur et récupérer un bien précieux, qui en fait, appartient à un ami de Marseille, prêté pour l'occasion. Jacques n'arrive pas à la saisir avec la gaffe. Les vagues nous montent et nous descendent trop rapidement car la mer se lève.

Putain de galère !

Encore une fois j'appelle l'ami Jo sur la Tianée pour demander de l'aide. Un équipage sur le zodiac va venir nous aider pour récupérer notre assurance-vie si précieuse mais si lourde et encombrante. Trois ou quatre minutes d'attente et voilà les secours qui arrivent : quatre jeunes marins qui se saisissent au passage de la survie et après des tentatives déséquilibrées parviennent à la basculer dans le cockpit. Nos sauveteurs m'encouragent et insistent pour que je continue l'aventure. Promesse est donnée de nous revoir à Bizerte pour faire la fête. Les deux plongeurs tahitiens, Léon et Dexter, me prépareront du thon cuisiné comme à Papeete. Donc rendez-vous est pris pour demain après-midi afin de faire nos achats au marché couvert. Mais le plus urgent est de descendre la survie dans le carré. Elle prend une place insoupçonnable et encombre le passage pour aller aux toilettes. Le vent forcit un peu et je juge bon de remettre le sac de la trinquette dans son coffre en attendant une amélioration des événements. Nous prenons le large et l'air très rassuré de Jacques me reconforte. Trois heures que nous naviguons et la mer se creuse de plus en plus. Le foc a été réduit à sa plus simple expression. Deux ris ont été pris dans la grand-voile bien choquée pour ne pas résister au vent. Les bastaques sont installées. Les creux sont impressionnants à ne voir que le ras de la mer qui bouillonne toute blanche au milieu des embruns quand nous plongeons. La mer est courte et des vagues cassées m'envoient des baignoires d'eau avec une gîte à tribord. Je suis trempé et je n'ai pas mis mon harnais. Trop tard. Je demande à Jacques de passer le sien, bien qu'il reste dans la descente à prendre des photos à chacune de mes douches. La VHF du voilier « Gao » donne des nouvelles sur la tête de la course et nous demande de continuer car plus loin le temps se calme. La mer me semble forte pour une accalmie prochaine. Jacques demande à Tianée des nouvelles sur ce changement soudain de condition météo. Réponse : c'est un phénomène passager local et le vent est établi à 42 nœuds. On nous tiendra au courant par radio de toute évolution. Et Gao qui nous demande toujours de continuer car l'avenir est plus serein. C'est lui qui le dit.

Deux heures plus tard le temps est toujours le même. Jacques très pâle se plaint de coliques et sent venir une diarrhée pressante. Du cockpit je le vois enjamber la survie dans le carré en s'agrippant où il peut pour ne pas tomber car la gîte est toujours aussi capricieuse. J'ai renoncé à fumer car toutes les tentatives ont été noyées. Ce n'est pas le cas pour Jacques étant à l'abri des intempéries et qui a déjà dépassé son quota journalier. Je jette un œil vers les toilettes dont la porte est restée ouverte et l'envie de rire me prend : Je vois Jacques sur la cuvette se tenant les bras tendus au lavabo qui lui fait face pour ne pas glisser car la gîte est assez forte. Cette position doit lui procurer un bain de siège malodorant dans un grand clapotis au gré des creux. Hélas il y a aussi des moments déplaisants dans la navigation. Mais tout ça est vite oublié arrivé au port.

Il semble que le vent tombe. Il faut voir si ça va continuer car ce serait agréable de naviguer au calme après cette pénible journée. Enfin nous pouvons fumer tranquillement Jacques et moi. Je rattrape mon retard avec trois clopes. La mer s'est calmée vraiment au bout de deux heures. Le pilote remis en service je dois voir les dégâts dans le carré. Horreur tout le côté tribord au-dessus de l'évier est plein de sel. La gazinière est de travers car son axe permettant son niveau et son balancement est cassé. Erreur de ma part, il fallait la bloquer. Je la redresse avec un bout de bois que je coince

derrière. Par bonheur le tuyau de gaz n'a pas été arraché. Nous pourrions chauffer de l'eau pour nous préparer une soupe réconfortante lorsque je me serai changé avec des vêtements secs. Jacques se douche et en profite pour nettoyer le petit coin. J'ouvre les capots pour aérer le voilier car une odeur de moisi et l'humide nous incommodent. La nuit est là et le ciel est magnifique. Pas un nuage. Assis dans le cockpit nous fumons et regardons la mer qui est une vaste tache d'huile sombre. Elle ondule à peine pour nous enlever l'illusion de naviguer dans les étoiles car le ciel se reflète sur le noir miroir. Il faut quand même revenir à la réalité : toujours sans moteur, et maintenant dans la pétote. Nous avons dérivé fortement dans ces huit heures de mauvaise navigation. Je tente d'appeler Paréo et Nay pour un éventuel remorquage mais Paréo est trop loin. 80 milles nous séparent et la Tianée est sans doute en vue de Bizerte. Je vais d'abord préparer la soupe express et avec Jacques nous ferons le point en dégustant ce réconfortant breuvage. En attendant je demande à mon équipier de rester dans le cockpit et d'avoir l'œil sur notre sombre entourage. Devant ce qui reste de ma gazinière je ressens une secousse anormale et un claquement de voile suivi d'un grand bruit. Je me projette dans le cockpit pour voir face à moi Jacques les bras tendus imitant Jésus-Christ. La grand-voile a empenné et le choc a cassé le pontet du bout de bôme qui, se trouvant libérée, se retrouve à 90° de l'axe du bateau. Le bruit était provoqué par la chute du palan d'écoute de bôme accroché à ce pontet. Comprends-tu la situation ? Mais il y a pire : nous tournons faiblement en rond en dérivant. Tout ça provient de la rupture de la courroie de transmission du pilote, ce qui a changé le cap de Dédiou, entraînant l'empennage de la GV et la cassure du pontet. J'ai soudain une peur rétrospective : si le pontet avait rompu dans le mauvais temps ? Que se-serait-il passé ?

Putain de galère !

Il est bon d'écarter ces pensées négatives et de se mettre au travail tout de suite. Avec la gaffe et me tenant fermement au hauban je ramène la bôme dans le bon axe. Je la confie à Jacques qui tient la barre dans le sens du poil d'air qui nous a causé tous ces dégâts. A l'aide d'un bout j'attache le palan d'écoute sous la bôme. J'essaie si on peut border : c'est bon. Il faut à présent changer la courroie du pilote ce qui est une autre histoire car il faut démonter la barre quelques secondes et ne pas perdre les petits boulons sous le plancher. Je procède au changement sans problème. Je remets le pilote qui reprend ses petites corrections avec un bruit de voiture électrique d'enfant. Je retourne préparer notre soupe et c'est dans le calme absolu qu'enfin nous pouvons nous « restaurer » en regardant le ciel qui est magnifique. Une ou deux cigarettes nous aident à raconter des bribes de nos vies. Surtout des histoires de navigation. Un peu de détente est la bienvenue mais de courte durée. Devant nous des loupiotes nous signalent des filets dérivants. Je vais me réveiller. Ce n'est pas possible. Les Japonais sont encore là et vident notre garde-manger. Par bonheur ces filets sont assez loin et nous allons les éviter en mettant le moteur cinq minutes pour prendre de la vitesse et les éviter le plus à l'Est possible. La manœuvre fonctionne et il nous reste à régler le problème du rail. Non ce n'est pas de SNCF dont il est question. Le rail est la route empruntée par les gros pétroliers qui passent par Suez et se dirigent vers un port méditerranéen ou direct vers le détroit de Gibraltar pour remonter l'Atlantique et livrer leur cargaison en évitant une marée noire. Donc n'ayant que cinq minutes d'énergie pour nous lancer et traverser le rail il faudra bien calculer notre coup et passer avec aucun navire à l'horizon. Au petit jour nous apercevons un de ces monstres qui nous marcherait dessus si nous étions sur sa route.

Par bonheur nous avons traversé le rail sans problème et il est temps de faire le point. Le relevé du GPS nous indique une forte dérive vers Tabarka. Il sera nécessaire de se servir du moteur de temps en temps pour éviter l'Algérie. Merci j'ai déjà donné ! Nous passons au large de l'archipel de La Galite pour rejoindre la côte tunisienne et naviguer en direction de Cap Blanc et une fois contourné celui-ci direct sur Bizerte. Mais il faut d'abord arriver à la côte en souhaitant y trouver un vent de terre pour nous propulser. Nous y sommes presque.

Il n'y a plus de cigarettes à bord. Jacques fume autant que moi. Il ne reste qu'un fond de whisky. Jacques boit autant que moi. Cette bouteille nous la finirons plus tard. Il fait très chaud et nous ne pouvons pas nous baigner faute de temps. Quel dommage, les plages que nous apercevons sont magnifiques. Nous avons un petit vent de terre qui nous propose une force de 6 nœuds. Ce n'est pas

formidable mais nous longeons la côte doucement dans l'espoir de ne pas arriver pas trop tard à Bizerte.

Avec Jacques nous finissons le fond de whisky et nous le dédions à Eole pour qu'il nous soutienne jusqu'au bout. A dix-huit heures nous arrivons à Cap Blanc que Dédiou contourne aisément. Un souffle d'air nous accompagne encore. Nous descendons enfin sur Bizerte. Encore une heure et je vais pouvoir décompresser. Mais voilà que ce cher Eole exténué rend son dernier souffle. Un coup de moteur nous laisse à cinq ou six cents mètres de l'entrée du port de Bizerte. Je signale mon arrivée à Tianée, si près du but, et demande une nouvelle intervention pour entrer dans le port. Une réponse intervient aussitôt de la part de Tianée qui me propose d'intervenir sur le champ. J'accepte avec joie en attendant devant la plage où je suis immobilisé. Voilà le zodiac qui arrive très fort. L'embarcation amarrée contre Dédiou je vois grimper à bord mon ami Jo l'organisateur et Gilbert. On s'étreint à qui mieux-mieux. On s'embrasse, on se tâte pour savoir si nous sommes bien vivants. Je demande à Jo de nous offrir des cigarettes car avec Jacques nous sommes en manque depuis des heures. Hélas, une addiction honteuse des amis de Nicot. Pendant que je me détends un peu, avec ma clope, Jo et Gilbert nous mettent au courant des derniers événements. Nous ne sommes qu'une vingtaine de voiliers qui avons traversé. Le reste a rebroussé chemin sur Carlo Forte ne voulant pas affronter le mauvais temps en famille et hier soir sont partis pour Trapani quand le calme est revenu. Aucun dégât à signaler. Ils seront tous là-bas avant nous et sont déjà pris en charge par la Ligue navale italienne de Trapani. C'est la bonne nouvelle. La mauvaise, c'est que le voilier de Jacques où il était à bord est en route vers la Sicile et que mon équipier n'a que sa brosse à dents comme papier d'identité. Sa situation est peu recommandable en Tunisie. De toute manière il faut rentrer au port et nous déciderons plus tard de la conduite à tenir. Gilbert se propose de tirer Dédiou jusqu'à sa place prévue au premier ponton. Je lui recommande de me tracter vers la digue Est afin d'éviter le haut fond près de la plage où nous sommes. La manoeuvre ne se déroule pas comme prévu et je sens Dédiou qui est freiné et qui s'ensable. La quille touche le fond et mon moral avec. Je demande à Jo qui est resté à côté de moi si je dois pleurer ou rire ? Il me propose la deuxième solution et oriente Gilbert pour nous dégager. Je suis enfin amarré au port le nez sur le ponton et je m'aperçois que Jacques a disparu. Il ne reste que sa brosse à dents et son appareil photo. La douane m'a contrôlé et je dois dès demain matin faire tamponner mon passeport à leur bureau.

Putain de galère !

Tard dans la soirée notre fantôme réapparaît. Ayant aperçu les douaniers sur le ponton il s'était éclipsé en passant de cockpit en cockpit, tous tournés vers la mer et avait pu rejoindre Paréo et s'y cacher. Il a pu ainsi éviter les embrouilles et peut-être la prison. J'installe Jacques dans le carré et je me retire dans ma cabine pour un long sommeil réparateur.

Ce matin avec l'aide de Jacques j'attache solidement la survie en pied de mat. Le carré est enfin dégagé. Libéré de ce souci je me concentre sur le plus important : le changement de la pompe du moteur. Je retrouve Jo à la Tianée qui me rassure car un de ses amis Tunisien, versé dans la réparation navale, lui a promis d'envoyer un de ses employés à Tunis pour récupérer la pièce. La réparation se fera le plus tôt possible. Je profite de ma présence à la Tianée pour prendre rendez-vous avec Léon et Dexter pour ce fameux thon à la tahitienne que nous dégusterons ce soir. Avec Bernard, Christelle et Jacques nous allons faire nos courses au marché. Jacques est très naturel devant les policiers que nous croisons et engage même la conversation avec eux. Je crois qu'il est inconscient de sa situation. Dans l'après-midi Christiane, du comité d'organisation, vient me rappeler que ce soir il y a une grande réception dans un hôtel réputé sur la corniche. Dîner avec la présence du ministre de la culture et de la communication, le maire de Bizerte et tout un tas de personnalités en l'honneur des associations Franco-Tunisiennes. Je rappelle à Christiane que ce soir je suis « Tahitien » mais elle me promet qu'en cas d'absence de ma part elle fera consigner les deux marins. Ma présence est jugée indispensable. Donc tenue décente pour la réception et un deuxième repas au retour car le thon est à point paraît-il. Ce fut dur mais nous avons assumé. Vu l'absence de nombreux participants de la régates, déjà en Sicile, et l'énorme banquet prévu, beaucoup d'amis de mes amis furent invités pour garnir les tables vides. Un banquet oriental digne de Lucullus est dressé. Pour la remise des prix j'ai reçu une coupe étant premier et seul dans ma catégorie. Tu parles ! Mes

concurrents sont à Trapani. Mais j'ai eu droit à une bouteille de la part du Pacha de la Tianée pour ma folie de l'aventure solitaire et les risques encourus. Merci mon Lieutenant de Vaisseau. Suivent deux jours de fêtes.

Bizerte le 11 août. C'est à treize heures trente que la pompe est changée. Après la réparation tardive mais enfin effective, j'attends le retardataire Jacques parti faire ses adieux à des amies Tunisiennes et ramener un souvenir. Tous les voiliers sont partis à dix heures ce matin. Paréo, Ney et Julie attendent avec moi pour faire route ensemble vers Trapani. Il est quinze heures et mon touriste arrive enfin revêtu d'une superbe djellaba. Après une verte réprimande je lui demande de larguer les amarres pour entamer la marche arrière en lui proposant de se changer rapidement. Il faut être à l'aise dans les manœuvres. Il vient en courant vers le cockpit et coincé dans sa robe ne peut pas lever sa jambe et son pied se heurte à l'écoute du frein de bôme. Une belle chute et une fois redressé se tient le poignet droit se plaignant d'une forte douleur. Sans papiers il n'est pas question qu'il se présente dans un milieu hospitalier. Tianée est mise au courant de la situation. Nous décidons de reporter les soins quand nous serons demain à Trapani. Ma pharmacie est pleine de calmants avec leur liste, leur posologie et leur attribution spécifique. Tout ça préparé avec soins par mon ami médecin Rémy avant mon départ. J'ai même un Vidal. Je donne à Jacques ce qu'il faut contre la douleur et je suis approuvé à la VHF par un médecin propriétaire d'un voilier parti ce matin. Je lui bande le poignet avec une petite attelle en contre-plaqué. J'ai l'habitude de manœuvrer toujours seul, donc Jacques est installé dans le carré devant la table à cartes tout près de la VHF, un cendrier, un paquet de cigarettes et une bouteille d'eau. La météo est bonne et la nuit sera peut-être assez ventée pour ne pas mettre le moteur. Nous verrons bien. La grand-voile hissée et bien bordée, le foc déployé, les quatre mousquetaires s'élancent dans le vent pour 135 nautiques. C'est le dernier parcours de La route du Jasmin. Le pilote est installé et je surveille la mer, les amis à distance, en écoutant une cassette de Sardou pour mettre un peu d'ambiance et nous remonter le moral. Quatre heures de route sans soucis. Nous sentons un peu de fraîcheur avec la soirée qui arrive. Une petite laine et je prépare une importante salade de tomates des jardins tunisiens. J'ai donné ses remèdes à Jacques qui semble bien supporter la douleur et nous dinons dans le cockpit avant la nuit. J'ai démarré le pilote et c'est décontracté que je scrute l'horizon où se baignent les étoiles, adossé à mon coussin. La nuit sera belle. Moment merveilleux. Les cachets font effet sur Jacques car il est très décontracté faisant une longue conversation avec Christelle à l'aide de la radio VHF. Tout baigne.

Une nuit calme qui laisse la place à un temps brumeux. Bonjour aux voisins. R A S. Tout va très bien pour tout le monde. Le cap est bien maintenu sur Trapani et nous déjeunons avec un gros sandwich au pâté suivi d'un fruit. Jacques est bien ; sa douleur est supportable. Vers treize heures la brume s'assombrie et l'horizon dresse un mur noir qui vient vers nous. Le vent forçit. Un grain se prépare et je reçois les premières gouttes sur le visage. J'enroule le foc aux trois quart puis j'affale la grand-voile trop rapidement et la toile traîne sur le pont. Il me faut plier la toile et l'attacher sur la bôme au plus vite et je me dépêche de descendre à l'intérieur pour fermer les capots d'aération sur le roof. Le moteur en marche et le pilote en stand-by, j'attends. Nous avons, les quatre voiliers, exécuté la même manœuvre. La pluie s'intensifie avec ses grosses gouttes qui me font mal au visage. Le vent devient de plus en plus fort si rapidement que la mer reste relativement calme. J'ai l'impression de recevoir du gravier sur tout mon corps. Heureusement mes lunettes de soleil me protègent les yeux. Nous entendons à la VHF un skipper parti hier matin avant nous qui a sous-estimé le phénomène et a explosé son spi. L'anémomètre indique 50 nœuds. Ne le croyant pas je demande à Jacques de se renseigner auprès de nos voisins pour en avoir la confirmation. Oui nous avons bien 50 nœuds.

Putain de galère !

Le mauvais temps persiste depuis quatre heures. La mer a fini par se lever. Nous décidons de prendre la fuite en direction d'un abri car il est difficile de remonter vers Trapani vent debout. La carte nous propose le petit port de Mazara-del-Vallo, plus près que Marsala. Nous ne sommes pas loin de notre objectif et la pluie devient plus fine et le vent moins fort. Si nous dépassons la pointe que l'on aperçoit au loin tout ira bien. Nous approchons du but et le temps se transforme. Une belle éclaircie nous repeint le ciel en bleu au milieu de grands nuages blancs et le soleil va préparer son lit dans notre dos. Le vent est tombé et la mer reprend une attitude calme qui semble nier les heures

passées. Après concertation nous décidons de reprendre le cap au nord et de longer la côte Sicilienne jusqu'à notre objectif premier : Trapani. Paréo ne voulant pas entrer de nuit au port met les gaz et préparera notre arrivée. Effectivement c'est dans la soirée que nous arrivons au port mais nous sommes accueillis par des visages familiers illuminés avec de grands sourires. On nous apprend que notre flottille était considérée en perdition car au plus fort de l'orage l'anémomètre du port enregistrait 60 nœuds. La relativité entre leur abri et notre position laissait à penser que nous subissions sans doute une tempête. Les prévisions de la météo sont impénétrables.

Voilà toute l'Armada recomposée avec ses 63 voiliers. Jacques va très bien et un radiologue le recevra demain matin. Avec des amis retrouvés nous passons une très bonne soirée. Au moment de me coucher je constate que mon matelas est trempé. Dans la précipitation de l'après-midi en fermant le capot avant, j'ai coincé un petit bout de drisse qui a enlevé l'étanchéité laissant entrer l'eau de pluie. Je dormirai dans le carré libéré par Jacques qui a retrouvé ses équipiers, ses vêtements et surtout ses papiers. Deux jours de festivités sont prévus avec la visite du village d'Erice, une régata autour des Egades, la visite des salins de Marsala et le quatorze au soir une grande fête clôturera La Route du Jasmin. Le lendemain chacun repartira vers son port d'attache avec la liberté d'établir son itinéraire. Christelle pressée par le temps partira sur un voilier qui doit impérativement rentrer à Nice au plus tôt. Elle rejoindra sa Belgique sans assister au banquet final.

Trapani quinze août. Jacques se retrouve sur Paréo pour remplacer Christelle. Cette fois il a toutes ses affaires et pourra aider Bernard aux manœuvres car son poignet n'a plus rien. Nous partons en début d'après-midi et après un petit détour par les belles Egades le cap est mis sur Arbatax sur la côte Est de la Sardaigne. La journée se passe très bien. Dans la soirée nous sommes rejoints par Gao et mordicus. Après notre amarrage au port nous mangeons des spaghettis avec une sauce préparée par mes soins. Chaque voilier a fait cuire des pâtes car il en fallait deux kilos. Un carabinieri vient nous demander de partir tôt le lendemain car il y a des travaux dans le nouveau port où nous sommes. Pas de grasse matinée en vue.

Il est sept heures et nous avons choisi avec Paréo de faire escale à La Caletta un peu plus au nord. Les autres plus pressés navigueront le plus possible pour s'arrêter en Corse. Enfin le temps est calme sur cette partie Est de la Sardaigne. Mon attention est attirée par des espadons. Je vais pêcher à la traine et peut-être attraper quelque chose. Au bout d'un moment ma ligne part et je ferre sans doute une belle pièce. Effectivement je ramène à bord un beau poisson par la taille et ses couleurs multicolores. Je n'ai jamais pris ce genre d'animal et je demande par VHF si quelqu'un peut me renseigner sur ce beau spécimen. Je suis aussitôt raillé par un plaisantin qui me dit qu'il s'agit d'un poisson d'aquarium. Mais on me certifie que ma prise est une dorade coryphène très gustative. Nous la mangeons donc le soir, dans le port de La Caletta, bien cuisinée par Jacques à bord de Paréo. Une bonne soirée dans ce petit port où nous effectuons une promenade nocturne après ce succulent repas. Nous prévoyons pour le lendemain de faire un arrêt dans l'archipel de La Maddalena. Plus précisément dans le sud de l'île de Caprera, où est enterré Garibaldi. Le lagon de Porto Palma est bien protégé pour y passer une bonne nuit.

Nous avons pris notre temps pour venir mouiller à l'île de Caprera. La Costa Smeralda que nous avons remontée est superbe. La journée, trop belle, nous a obligés de faire tourner le moteur. Nous sommes à Porto Palma qui est le siège d'une grande école de voile d'Italie. Nous y passons la nuit. La prochaine étape nous conduira en France à Ajaccio après avoir franchi les Bouches de Bonifacio. Un petit pincement au cœur quand même.

Ajaccio la belle. Première étape française au port Tino Rossi où nous avons trouvé de la place en arrivant en fin d'après-midi. La traversée des Bouches-de-Bonifacio par mer d'huile est assez rare pour le souligner. Nous avons décidé avec Bernard et Jacques d'y séjourner deux jours. Nous avons trouvé un resto sur la jetée au plus près du ponton. Demain nous irons au bout de la rue Fesch sur les conseils de mon ami le rédac-chef du Provençal-Corse. Un resto très prisé tenu par un Italien. Une bonne nuit de repos et nous sommes en forme le lendemain. Nous allons nous balader dans la ville et faire quelques courses au supermarché du cours Napoléon. Le soir nous sommes très bien reçus chez l'Italien et sa belle-mère nous prépare le menu car elle a reçu un appel du journal. Le piston ! Me souvenant du conseil de mon ami toubib je propose de démarrer à sept heures demain matin.

Rémy me disait qu'il faut s'éloigner tôt de l'île car il y a souvent des coups de vent imprévus sur la côte Ouest. Si c'est le cas tu es assez protégé par ton éloignement en mer. La nuit porte conseil dit-on.

Mes deux compères sont toujours à table à neuf heures du matin. Malgré mon insistance ils prennent tout leur temps pour ce petit déjeuner. Enfin nous quittons Ajaccio et passons devant les îles Sanguinaires. Cap sur Hyères où Bernard veut s'arrêter chez Amel pour un petit problème d'enrouleur électrique de son foc. Il est quinze heures et le CROSS diffuse un BMS pour signaler un coup de vent sur la Balagne prenant effet immédiat. Merci Paréo ! Il n'a pas fallu longtemps pour que le nord-est vienne nous chatouiller. J'ai vite pris deux ris dans la GV et réduit mon foc. Le vent forcé de plus en plus et le pilote ne manifeste aucune réaction de contrariété. Le mousqueton de mon harnais accroché à la ligne de vie je suis devant la barre prêt à intervenir si besoin est. Je pense que les voiles sont bien réglées car Dédieu a sorti la surmultipliée sans broncher. Depuis le début du coup de vent la force du vent est restée établie à 32 nœuds.

Putain de galère !

Une bonne gîte et la toile tient bien. Je vois la nuit arriver et je vais m'installer dans le carré. Dédieu casse des vagues de temps en temps et il ne me reste pas beaucoup de recharge car chaque fois je suis trempé. Même sous la capote de protection de la descente je suis éclaboussé. Derrière moi Paréo se traîne un peu. Il est vrai que c'est un hauturier très confortable au détriment de la vitesse vu son poids et son volume. Chaque sortie de ma part pour évaluer la situation se solde par une douche. La nuit se terminera bientôt et le vent baisse d'intensité pour mon plus grand bonheur. C'est l'aube et Porquerolles se devine au loin sur l'horizon. L'attente est longue mais enfin nous arrivons aux îles d'Hyères. C'est là que près de Marseille je décide de quitter Paréo et de rentrer à l'Estaque. Ras le bol des coups de vent. Je rentre. Rendez-vous est pris avec Bernard pour un resto dans deux jours. La rade de Toulon me rappelle qu'il y a une bonne quinzaine c'était le grand départ. Le cap Sicié surnommé « Le cap Horn du pauvre » passe lentement sur tribord. Bandol, Cassis et ses calanques. Plus loin le cap Croisette, la porte de la rade de Marseille. Mon port est en face sous les collines de la Nerthe. A tout hasard je lance un appel à Allézou qui est peut-être à quai. Jacky son propriétaire me répond. Mon ami me demande ma position et va venir à ma rencontre. Une heure après Voilà Allézou qui vient se mettre à couple et Rémy saute sur Dédieu, m'embrasse et prend la barre. Nous rentrons au port et j'avoue que l'accueil est chaleureux. Une amie de Jacky m'accueille en criant très fort que j'ai des cou... mais je lui répond qu'elles ne servent à rien car je suis célibataire.

Il faut que je t'éclaire sur mon numéro de course. J'ai le n° 14. On ne donne jamais le 13 comme dans les hôpitaux ou les hôtels. J'étais donc en réalité le treizième sur la liste. Un voilier portait le n° 64. Mais en réalité il n'y avait que 63 bateaux engagés. Tu vois qu'il ne faut pas être superstitieux car comme on dit ça porte malheur.

Voilà mon fils. Je ne suis pas Éric Tabarly. Ce n'était pas le Vendée Globe mais je t'avoue que c'était...

Un putain de bonheur !

Roger Guidone – Janvier 2017